

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND | Abonnements : | **Bureaux :** | **LADEBAUCHE**
 Editeur-Propriétaire. | Un an..... \$0.50 | 35 St. Gabriel. | Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER VIN DE QUININE DE CAMPBELL
 ET LE GRAND TONIC RENFORÇANT SANS OUIR

FEUILLETON du CANARI
LE SIRE DE LUSTUPIN
 Par ERNEST CAPENDU
 (Suite.)
 XXXIII
 L'HOMME NOIR.

Les traits contractés, les yeux injectés de sang, les lèvres décolorées, les sourcils contractés, le vicomte était au milieu de la chambre, en proie au plus violent sentiment de rage et de douleur.
 Il joignit ses mains, et les doigts s'étreignirent mutuellement, faisant orier les articulations.
 — Que faire ? — répéta-t-il.
 Que faire ? Dois-je donc assister froidement au triomphe de cet homme ? Dois-je laisser sacrifier Catherine ? Et cependant... elle m'aime !
 Il leva les yeux vers le ciel :
 — Oui ! elle m'aime ! — répéta-t-il.
 Le vicomte fit quelques pas dans la chambre.
 On eut dit, en le voyant, que la force morale eût rendu subitement toute sa puissance à la force physique.
 Lui qui, — quelques heures plus tôt — pouvait se soutenir à peine, lui qui était pâle et défait, paraissait maintenant énergique et capable de tout entreprendre.
 — Que faire ? — répétait-il toujours. — Que faire ? Oh ! il faut prendre un parti !
 Il était alors arrêté en face de la petite porte par laquelle il était entré. Il demeura là, l'œil fixe et l'esprit tendu.
 Tout à coup la petite porte s'ouvrit lentement, sans bruit, toute grande. Un homme apparut sur le seuil. Cet homme portait un costume de



JUSTICE !

velours noir et il était noir de cheveux et de barbe, comme de vêtement.
 De Maillé, en voyant cette apparition à laquelle il était loin de s'attendre, tressaillit violemment.
 L'homme entra et referma la porte aussi doucement qu'il l'avait ouverte. Puis il s'avança.
 De Maillé le regardait avec une attention profonde.
 — Vous ? — dit-il, — encore vous ?
 — Oui ! — répondit l'homme.
 — Mais qui êtes-vous donc ?
 — Quelqu'un qui sait ce qui se passe en vous et qui désire vous servir.
 — Pourquoi ?
 — Vous le saurez, seulement vous ne le saurez que plus tard, quand l'heure aura sonné.
 — Pour le présent il ne s'agit pas de moi, mais de vous.
 — Depuis que mademoiselle de Lespars est partie avec Céranon, — (et il n'y a pas longtemps), — vous vous sentez le cœur serré, torturé, martyrisé par l'inquiétude et l'incer-

titude.
 Et vous vous dites : que faire ?
 — Oui ! — dit Aymeric, — oui ! je me dis cela ! Mais vous savez donc ce qui s'est passé ?
 — Oui.
 — Vous avez entendu.
 — Tout !
 — Vous avez tout entendu ? — s'écria Aymeric avec un geste de colère.
 — Oui !
 — Vous m'avez donc espionné ?
 — Le mot est dur. D'ailleurs il peint mal la situation. Je vous ai écouté tous deux d'abord, et tous trois ensuite, pour être bien au courant des choses et pour pouvoir vous dire, le moment est venu, et quand vous criez : "Que faire !" ce qu'il faut que vous fassiez !
 — Mais je veux savoir qui vous êtes ?
 — Vous le savez !
 — Moi ?
 — Vous-même !
 — Oh ! — dit de Maillé, avec éclat, — si vous avez l'intention de me mystifier, vous tombez mal !

— Dieu me garde, — et je l'en prends à témoin, d'avoir cette intention dont vous parlez !
 — Vous dites que je vous connais.
 — Oui, nous nous sommes vus, nous avons déjà causé ensemble et... L'homme prit les deux pointes de sa longue barbe et la souleva doucement.
 La barbe postiche se détacha :
 — Monsieur de Lustupin, — dit de Maillé.
 — Lui-même, cher monsieur, lui-même ! — répondit l'homme en laissant retomber sa barbe et en la remettant bien en place.
 — Vous ! — dit le vicomte avec un profond sentiment de stupéfaction.
 — Vous que j'ai vu tout à l'heure dans le Jeu de paume...
 — Moi-même !
 — Mais...
 — Chut ! parlons de vous !
 Vous disiez : "que faire ?"
 Je vous répète que je vais vous l'apprendre, ce qu'il faut faire.
 — Cependant...
 — Pas un mot ?
 — Je ne puis vous écouter sans

savoir.
 — Vous saurez après.
 — Mais...
 — Rien !
 — Mais, — s'écria de Maillé avec impatience, — il faut que je sache pourquoi vous vous occupez ainsi de moi, — vous que je n'avais jamais vu il y a huit jours !
 — Parlons de vous et tout s'expliquera à la fois.
 — Cependant...
 — Aidez-vous mademoiselle de Lespars ?
 — Si je l'aime ?
 — Alors laissez-moi vous dire ce qu'il faut que vous fassiez pour être heureux.
 — Comment ? — demanda le vicomte.
 Lustupin se rapprocha de lui :
 — Vous devez avoir confiance en moi, — dit-il, — bien que vous paraissiez vous défier, car enfin j'ai jusqu'ici, avouez le, assez bien servi vos amours.
 — Je vous ai porté blessé dans la maison de M. de Lespars.
 — Quand vous êtes revenu à vous, je me suis placé entre vous et dame Barba, pour vous laisser le champ plus libre.
 — Tout à l'heure vous dansiez, et si je n'étais venu vous vous seriez adressé à tous les saints, pour trouver un moyen de voir, seule, mademoiselle de Lespars, ce moyen je vous l'ai procuré...
 — Vous ?
 — J'ai tout fait pour cela ! Pourquoi vous servirais-je ainsi, si je ne vous aimais pas ?
 — Mais pourquoi m'aimez vous, monsieur, vous que je connais à peine ?
 — Vous le saurez plus tard je vous le dis une dernière fois. Seulement, comme vous n'êtes ni le duc de Lorraine, ni le grand chancelier, ni le connétable, vous devez avouer que si je vous sers, c'est bien pour vous-mêmes et pour le plaisir de vous servir.
 — Cela est vrai, monsieur, je ne puis rien pour vous.
 — Eh bien ! maintenant que la situation est tranchée, venez vous asseoir là, près de cette tapisserie et écoutez moi, je vais vous dire ce qu'il faut que vous fassiez !
 Le vicomte se laissa entraîner et il alla s'asseoir à l'endroit indiqué.
 La chambre était tendue, suivant l'usage de l'époque, avec une grande tapisserie, l'ornant du plafond au plancher sans être entourée d'un encadrement.
 — Cher monsieur de Maillé, dit Lustupin, qui paraissait être aussi à son aise dans cette chambre que s'il eût été chez lui, — mon cher monsieur de Maillé, vous savez, n'est ce

pas, que nous sommes ici dans les appartements de Son Altesse la princesse Louise de Savoie.

— Oui ! — dit Aymeric, — je le sais.

— Eh bien ! nous pouvons causer en toute sécurité alors, car à cette heure ces appartements sont absolument vides, je vous l'affirme !

— Mais, monsieur, qu'avez-vous à me dire ? — demanda le vicomte avec impatience. — Parlez vite !

— J'ai tout entendu, vous dis-je, — reprit Lustupin, — donc je suis au courant de la situation aussi bien que vous, mieux que vous, même !

Établissez ce point de départ, et, que vous ayez en moi confiance ou non, répondez-moi bien nettement, bien franchement.

Vous aimez mademoiselle Catherine, je vous le demande une dernière fois !

— De toute mon amour, — dit de Maillé.

— Vous détestez Céranon.

— De toute ma haine !

— Donc il ne faut pas que mademoiselle Catherine épouse maître Céranon.

Aymeric ferma ses poings avec un geste de colère.

— Non ! — dit-il, — il ne le faut pas ! Cela ne sera pas ! Mais que faire ?

— Il y a un moyen !

— Un moyen ?

— Oui !

— Lequel ?

— Quel est l'obstacle ? N'est-ce pas la puissance des princes de Lorraine.

Que la puissance des Lorrains soit supprimée, et rien ne s'oppose plus à votre union, c'est bien simple !

Lustupin avait prononcé cette phrase, avec un accent impossible à qualifier.

De Maillé le regarda fixement avec une expression d'étonnement et de doute.

Lustupin se redressa lentement, il supporta sans fatigue morale le regard scrutateur du jeune homme, et prenant une pose empreinte d'une dignité extrême :

— Monsieur de Maillé, — dit-il, — je vous jure sur mon honneur de gentilhomme, et sur la foi de chrétien, que je vous parle sérieusement.

De Maillé tressaillit.

— En vérité ? — dit-il.

Le vicomte hésita à répondre.

La puissance des Lorrains était telle, qu'on savait alors que jouer contre eux c'était jouer sa vie.

Que les gentilhommes du prince de Bourbon se possèdent en ennemis de cour des Lorrains, le duc le permettait, mais que ces ennemis de cour se fissent ennemis politiques, le président ne le permettait pas et chacun le savait, car le président Duprat c'était l'âme damnée de la princesse Louise de Savoie, la mère de François, le Dauphin de France, auquel la mort du roi allait donner la couronne, c'était la puissance royale même.

Donc par cette succession de pouvoirs, être l'ennemi du duc de Lorraine, l'ami de la princesse Louise, c'était être l'ennemi du trône.

Les gibets, les bûchers et les billots toujours debout, fonctionnant souvent, prouvaient que ces princes étaient puissants et ne laissaient pas toucher à leur puissance.

Sans doute, Lustupin comprit ce qui se passait dans le cœur du vicomte.

— Si la princesse Louise et le prince de Lorraine n'avaient plus le pouvoir entre leurs mains, — dit-il, — si la fortune du conseiller de Lespars ne dépendait plus d'eux, mais des princes de Bourbon, par exemple, croyez-vous que l'influence de Céranon serait encore assez grande sur la volonté du conseiller pour lui faire sacrifier sa fille ?

De Maillé regarda fixement son interlocuteur qui, lui, paraissait déçédé comme un homme ayant pris un parti violent dont rien ne saurait le faire départir.

(A continuer)

Pandore et un mendiant :

— Nos papiers ?

— Je n'en ai pas.

— Tant mieux pour vous, car si vous en aviez et qu'ils ne soient pas en règle, je vous menerais à la brigade.



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annonces : Première insertion, 10 centins par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Bote 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 15 Août 1885.

La vérité sur la troupe de Buffalo Bill

Montréal nourrit des serpignes dans son singe comme dirait l'abbé Chabert ; — Montréal depuis huit jours a reçu le loup dans la bergerie ; en un mot, nous possédons sans nous en douter dans nos murs tous les sauvages et les principaux chefs de la rébellion du Nord-Ouest.

Et l'on vient vanter l'habileté de notre police ! Demain, ce soir, dans une minute peut être, ces sauvages lanceront le cri de guerre et mettront la ville à feu et à sang.

La troupe de Buffalo Bill n'est qu'un prétexte ! L'on croit avoir à faire à une espèce de cirque, à un rival de Barnum, quand en réalité ce sont les rebelles les plus dangereux de la dernière sédition qui ont imaginé cet ingénieux stratagème, pour pénétrer au cœur de la place sans éveiller les soupçons, afin de venger leur chef Riel.

Buffalo Bill n'est autre que Gabriel Dumont, il a loué une garruque et des moustaches chez le costumier Ponton, et a acheté un chapeau mou à larges bord chez un fripier de la rue Craig.

Le sauvage Cock-tai a pris pour la circonstance le nom de Buck Taylor, les autres soi-disant artistes de la troupe ne sont que les plus féroces des féroces sauvages du Nord-Ouest.

Quelques fanatiques de Montréal se sont même joints à ces bandits.

L'incendiaire M. Sauvalle, qui a fait son éducation chez les Apaches et qui a désolé les savanes du nouveau Mexique avant d'être rédacteur à la Patrie, a senti tous ses instincts destructeurs se réveiller. Il s'est passé son porte-plume dans le nez, s'est orné le visage de pains à cacheter de différentes couleurs, et sous le nom d'Antonio Esquivel il compte sculpter bon nombre d'abonnés du Monde.

Bref ! le massacre promet d'être terrible. Les rédacteurs de la Minerve, du Monde et des journaux qui ont abandonné la cause de Riel, n'ont qu'à bien se tenir, s'ils tiennent à leur chevelure.

Mais ce qu'il y a de plus effrayant c'est qu'on affirme que Con Grover n'est autre que M. Gallipeau qui a juré qu'il se livrerait à des scènes de cannibalisme.

Il veut écorcher viv' un ennemi politique avec cette facilité qu'il met à écorcher la langue française.

Il tient absolument à manger un steak de conservateur.

Et il ne serait pas étonnant que les parties charnues de M. Tassé ne servissent à ce petit plat de circonstance.

Voilà ce que nous avons appris sur la troupe de Buffalo Bill ! A la police maintenant de faire son devoir.

Les affiche jaunes.

On a contesté l'utilité des affiches jaunes, mettant en garde le bon public contre les maisons infestées par la picotte. Chacun a dit son mot sur cette question, et finalement on paraît renoncer à ce système. Néanmoins ces affiches avaient beaucoup de bon, et entre autres preuves, on nous signale l'exemple suivant :

Une jeune demoiselle de l'aristocratie du faubourg Québec, avait trois cavaliers qui lui faisaient une cour assidue.

Il aurait été difficile de dire de quel côté penchait son cœur, et peut-être l'ignorait elle elle-même ; mais, renversant le proverbe, dans le doute elle ne s'abstenait pas de recevoir cadeaux, visites et politesses de toutes sortes de la part de ses adorateurs. Fièvre de sa trinité de cavaliers, elle ménageait adroitement la chèvre et le chon, et distribuait avec une justice de Salomon, part égale de ses sourires et de ses grâces.

Cela ne faisait pourtant pas l'affaire de nos amoureux qui cherchaient comme des maniacs, à voir le cœur de leur belle partagé en trois, et qui se regardaient comme des chiens de falence, lorsque le hasard les faisait se rencontrer dans le salon.

Un d'eux, surtout d'une jalousie à rendre des points à Othello, résolut de rester seul maître du champ de bataille.

Et voici ce qu'il imagina :

Il se procura un certain nombre d'affiches jaunes, sur lesquelles est écrit en grosses lettres picotte ; et le soir quand il sonnait à la porte de sa Dulcinée, il collait vivement contre la muraille l'affiche terrible.

Aussi, quand ses deux rivaux arrivaient quelques instants après se sauvant-ils à toute jambe, à la vue de l'affiche, ne pensant pas plus à l'objet de leur amour que s'il n'avait jamais existé.

Et la demoiselle qui se trouvait toute la soirée en tête à tête avec le premier arrivé, se demandait avec effroi comment elle avait pu perdre d'un seul coup deux cavaliers.

Mais là ne s'arrête pas l'utilité des affiches du bureau de santé.

Toute une classe de la société qui a droit à autant d'intérêt que celle des amoureux, et qui est au moins aussi nombreuse, peut s'en servir avec avantage.

Nous voulons parler de ces débiteurs infortunés, poursuivis par la rapacité dégoûtante de créanciers farouches.

Malgré tout son désir de palper quelques espèces sonnantes, le créancier le plus endurci, recule épouvanté en face de l'affiche jaune.

C'est pourquoi n'hésitez pas ! vous qui craignez les obsessions d'un tailleur ou d'un bottier ! collez hardiment l'affiche jaune sur votre porte le soir avant de vous coucher. Mettez en deux au besoin, si votre créancier est un yope ; et ensuite, vous pouvez aller dormir sur vos deux oreilles.

Persone ne viendra vous déranger !

UN BANDIT

Il ne se passe pas de jours où quelque journal conservateur ne vienne parler de l'incendiaire rédacteur de la Patrie M. Sauvalle.

A Québec notamment, cela tourne à la manie, et beaucoup de personnes se signent dévotement rien qu'en entendant le nom de ce malfaiteur célèbre.

Il est de fait que jamais dans les annales de l'histoire des crimes, bandit plus féroce n'a eu une existence plus noire et plus épouvantable !

Quelques notes biographiques ne manqueraient donc pas de faire plaisir aux journaux que les méfaits de M. Sauvalle empêchent de dormir.

Ils verront qu'ils sont encore bien au-dessous de la vérité.

P. M. Sauvalle, dès sa plus tendre enfance, montra les dispositions les plus perverses. Il mettait le feu aux meules de foin, bûtaît ses camarades, tuait les chats, et égrachait les plumes de la queue des poules.

Ses parents désolés, le mirent dans un pensionnat tenu très sévèrement, mais rien ne put dompter cette nature rebelle, et il fut congédié pour avoir menacé de mort le cuisinier de l'établissement.

Après cinq ou six assassinats commis en France, il s'engagea en Sicile dans une troupe de brigands, et durant plusieurs années il sema la terreur dans ce pays. Sa tête fut mise à prix pour 500 livres, somme qui représente un peu moins de cent piastres de notre monnaie.

L'Amérique avec sa vie d'aventures, devait attirer M. Sauvalle ; il entra en correspondance avec les plus fameux bandits du Nouveau Mexique, et il devint rapidement un des chefs de ces bandes qui infestent cette malheureuse contrée.

Sa spécialité était d'attaquer les diligences et d'incendier les plantations.

Il a en effet toujours eu un faible pour l'incendie, et souvent encore maintenant, pour ne pas se rouiller la main et par pur dévouement il met le feu à quelque bâtisse de la ville.

On l'a fortement soupçonné d'être pour quelque chose dans l'incendie de la fabrique de biscuit Steinson.

On peut juger par là quelles peuvent être ses idées politiques ; elles sont des plus pernicieuses et pour lui les nihilistes et les anarchistes sont de vulgaires conservateurs.

Il passe son temps à fabriquer des matières explosibles, et il travaille à l'invention d'une machine électrique qui grâce à un système ingénieux, tuera d'un seul coup tous les monarques du globe.

Voilà en deux mots ce que nous savons sur ce bandit redoutable, on voit combien les journaux conservateurs ont raison de l'attaquer.

CONSERVATION DES BOUQUETS

Si l'on asperge un bouquet d'eau fraîche, et qu'on le mette tremper dans unseau d'eau de savon, l'eau nourrira les tiges et conservera les fleurs. Tous les matins, retirez le bouquet de l'eau de savon ; laissez tremper quelques instants les tiges dans l'eau fraîche, remplacez les tiges dans l'eau de savon. Celle-ci sera renouvelée tous les trois ou quatre jours. De cette manière, on peut conserver un bouquet pendant un mois dans toute sa fraîcheur, et même plus longtemps dans un état passable. Mais il faut manier délicatement les fleurs, afin de ne pas les effeuiller. Les fleurs, dès qu'elles sont destinées à un bouquet, ne doivent pas être cueillies par un grand soleil ; coupées, elles doivent être tenues dans l'ombre. Il faut éviter de les garder dans les mains échauffées par la transpiration. On recommande aussi de couper la tige de chacune nettement avec un couteau et non avec des ciseaux qui hisseraient les tiges et obtureraient les tubes par lesquels l'eau monte pour porter aux fleurs une fraîcheur constante.

TRESSÉS BLONDES

Certaines dames sont dans la déolation. Le premier résultat de la guerre avec la Chine va être de décheveler la France.

Les marchands de cheveux, qui s'approvisionnaient en grande partie là-bas, ne sachant plus où donner de la tête. Le relevé des importations pour 1881 donnait le joli chiffre d'un million de kilos. Il est à croire que, depuis, les besoins n'ont fait que croître. Comment pourra-t-on remplacer cet arrivage énorme ?

Les cheveux chinois peuvent manquer. Il y en aura d'autres, car les cheveux de Chine sont gros, épais, et doivent être teints, car ils sont uniformément noirs. Ce ne sont pas ces produits qui se lissent sur le front des patriciennes, qui se tordent sur les nuques aristocratiques et frisent aux tempes des demoiselles. Il n'est bon que pour les petites bourses, les cheveux bourgeois, les déplumés de boutique. Dix à douze francs de kilo !

Le beau cheveu français : long, fin, vivant. Une tresse de 80 centimètres, blond cendré, coupée à une Bretonne, une Normande, ou blanc de neige, prise sur le chef d'une vieille Auvergnate, voilà le fin du fin, le rare, l'introuvable. Une tresse de cette origine mille francs. Comptez pour une perruque complète. Le blanc de neige est encore le plus cher : jusqu'à vingt-cinq mille francs le kilogramme !

Après le cheveu de France, vient l'anglais, puis l'allemand, l'italien, le belge, le suédois. Les russes vous vont déjà sa frontière chinoise : mauvaise couleur, épais... Ah ! voilà qui est infâme, par exemple ! Voilà qui est faux, faux, et les marchands n'ont jamais tenu dans leurs dix doigts la moitié d'une toison pétersbourgeoise.

Il existe à Paris trois grosses maisons de cheveux.

L'une, qui a quatre cents ouvriers à Monthéry, fait trois millions d'affaires par an. De là sortent les belles qualités, les nattes de prix, les tresses qui rendent fou, les perruques qui hallucinent.

L'autre, toute à la Chine. Travail et décoloration à Vaugirard.

La troisième... la troisième achète ce qu'on appelle le cheveu remis.

Avez-vous quelquefois et quelque part aperçu ces petits tortillons arrachés par le démeoir, roulés lestement autour du doigt ? Alors vous savez ce qu'est le cheveu remis. Cela se jette, cela est trouvé par le chiffonnier, ou précieusement recueilli par une femme de chambre, amie des petits bénéfices. Le marchand donne cela à ses ouvriers, qui sont des femmes. Elles le plongent, par poignées, dans unseau d'eau, avariée de savon noir, laissent infuser, puis, l'infusion suffisante, retirent : phénomène bizarre, tous les cheveux se présentent à fleur d'eau, la tête en l'air.

On travaille de la même façon, sur une vaste échelle, le cheveu de Naples, appelé, celui-ci cheveu de cete. Les Napolitaines, paraît-il, perdent beaucoup.

Enfin, toujours en descendant, nous trouvons la queue de vache ou buffe d'Amérique, laquelle, bien manipulée, donne de superbes perruques pour le théâtre.

Le théâtre absorbe, à lui seul plus de cheveux que toutes les classes sociales réunies : des bons, des médiocres, des mauvais.

Le plus gros assortiment est ; le cache-peigne, pour les danseuses, et le gamin, pour les travestis. Quant aux tresses, qui servent également à la ville et sur la scène, leur nombre défie le calcul humain. Aimé, le coiffeur des théâtres, n'en a pas fourni moins de 93, rien que pour les amazones de la Vénus noire. Quatre-vingt-six centimètres : c'était superbe — tout en chinois.

Parmi les articles courants, on signale la perruque de négressec, le ramoneur, l'implanté, et l'impomphe de l'art, la perruque chauve !

Mais le vrai triomphe de l'art, c'est une bonne chevelure, bien à elle et bien à lui, peu importe la couleur, et peu importent les centimètres de long

Dans un caboulot.

— Et grossier avec les camarades ! Il me parle comme je ne parlerais même pas à ma femme.

COUACS

Un gros monsieur hèle un fiacre. Le cocher s'approche, il examine son client et fait la grimace; puis, se ravisant, il disparaît.
— Eh! n'avez-vous pas entendu?...
— Est-ce que vous prenez ma voiture pour une voiture à quatre places?

Un individu, furieux, entre dans un bazar:

— Monsieur, vous m'avez indignement volé! Je vous ai acheté hier ce parapluie à 6 fr. 75, et voyez déjà dans quel état il est!

— C'est bizarre!... mâtchonne le marchand.

Et il inspecta les ressorts, les balloins, le taffetas...

Puis tout à coup:

— Est-ce que vous ne l'auriez pas laissé mouiller?

— Et ta belle-mère, va-t-elle enfin rendre son âme à Dieu!

— Eh, mon cher, le médecin, que j'interroge tous les jours à ce sujet, persiste à ne vouloir me rien dire.

— Rassure-toi, va... qui ne dit rien consent.

Le moyen de reconnaître si vous êtes une Mascotte.— Pendant que le thermomètre s'élevait à sa plus haute limite, à midi, le mardi, 14 juillet, dans le sud à la Nouvelle-Orléans, La, les généraux G. T. Beauregard de La, et Jubal A. Early de Va. (comme c'est leur coutume) présidaient en personne et dirigeaient seuls le 182ème Grand Tirage Mensuel de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, et semaient les \$265,500 de prix de la manière suivante: Le no 8,999 gagna le premier prix de \$75,000. Le billet avait été vendu en cinquièmes de \$1 chaque, possédés, un par M. C. L. Homer de Brookston, Texas; un par J. E. Wales de Bridgeport, Conn.; un par S. M. Simpson, 272, 16e rue, Denver, Col., collecté par la Première Banque Nationale de Denver; un à F. H. Ekenroth, 321 rue Montgomery, San-Francisco, Cal, collecté par la Première Banque Nationale de San Francisco. Le second Prix de \$25,000, a été gagné par le no 48,954; vendu également en cinquième, possédés par: un, J. D. Jinks, Brookland, Ark., collecté par la Banque Nationale Allemande, de Memphis, Tenn.; un par J. Cameron, de Wichita Falls, Texas, collecté par la Banque d'Echange de Dallas, Texas; un autre collecté par la Banque Nationale du Bowery de New York. Le troisième prix de \$10,000 a été gagné par le no 12,580, vendu en cinquièmes; deux furent collectés par Messrs Britton et Kountz, banquiers à Natchez, Miss. le reste au même endroit a gagné. Les nos 71,650 et 95,149 ont gagné les deux quatrièmes prix de \$6,000, chaque vendus en cinquièmes à différentes personnes à Péladelphie, Pa., Atlanta, Ga., North Vernon, In., Harroldsborg Ky., et Waco, Texas, etc.

Les Généraux, commissaires de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, présideront à tous les Grands Tirages Mensuels, et recommenceront ce tirage, mardi, le 8 septembre, le 184ème Grand Tirage Mensuel; toutes les informations peuvent être obtenues en s'adressant à M. A. Dauphin, Nouvelle-Orléans, La. Maintenant assurez-vous vous-même si la fortune vous favorise. N'êtes-vous pas une Mascotte?

Plaisirs champêtres:
Un bourgeois loue une maison de campagne.

— La vue est très amusante, lui dit le propriétaire, surtout en regardant du côté de la gare.

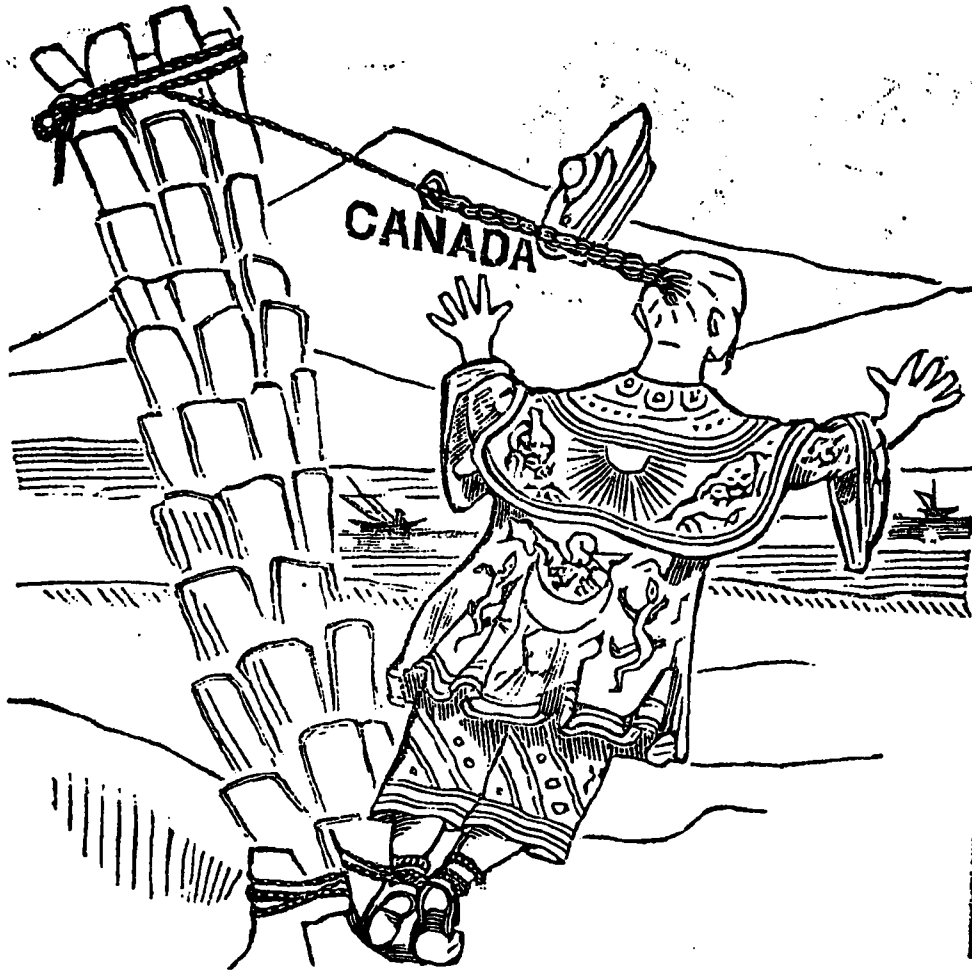
— Qu'y voit-on?
— Mais la figure des gens qui manquent le train.

Sur le boulevard.
Une petite drôle se tend en pleurant la main à un passant:

— La charité, s'il vous plaît, monsieur, pour mon père qui est aveugle.

— Et où est-il ton père?
— Il est là devant le magasin, il regarde la boutique.

Arrivée du 65ème bataillon.— A l'arrivée du 65ème bataillon les Gros Ventres de Montréal qui se sont soumis, feront leur raccordailles avec les volontaires. Le grand médecin de la tribu Jos. B. Giguère assemblera les deux partis à l'Hôtel du Canada et on servira les produits les plus exquis de sa cave. Eaux de vie, rum, rye, vins, cigars cocktails surnaturels, etc.,



Un bon moyen recommandé à l'honorable M. Chapleau pour arrêter l'immigration chinoise.

NOUVELLES DE LA SEMAINE

BANQUET

M. Ernest Lavigne étant le seul officier du 65ème dont le retour n'ait pas été célébré, parce qu'il ne s'est pas absenté, ses amis ont décidé de lui donner un grand dîner à 25 cts, vins compris.

Afin de procurer à M. Lavigne l'occasion de goûter à la cuisine du Nord-Ouest, dont il a été privé pendant quatre longs mois, qu'il a passés loin de ses compagnons d'armes, voici le menu qui sera servi à ce banquet:

POTAGE

Eau de la Saskatchewan.

ENTRÉE

Poulet du printemps 1880.

HORS D'ŒUVRE

Hard tack, Canned

BOUILLI

pour les chats.

FRUITS D'HIVER

Pas de café encore moins de cognac.

P. S. En guise de dessert, discours indigestes par Oscar Turgeon et par Galipeau, Marcelin Noël, E. G. Phaneuf, François Corbeil, etc.

2me P. S. L'habit sera de rigueur, à moins que la température ne soit trop élevée.

Le successeur du Madhi va envoyer à Montréal un lot d'esclaves du Soudan.

Ces esclaves lui ont été demandés par les marchands qui s'obstinent à vouloir ouvrir leurs magasins après huit heures du soir.

Les marchands ont été réduits à cette extrémité, n'ayant pu trouver aucun blanc ni même aucun nègre de l'Amérique du Sud, qui voulait s'astreindre à la corvée de travailler jour et nuit.

Nous doutons que les dames et les demoiselles de la ville aiment à être servies par ces moricauds.

L'ORIGINE DES PUCES

« Un jour, le bon Dieu se promenait avec saint Pierre sur les bords du St-Laurent; ils devisaient, tout en se promenant, du ménage du monde et des difficultés de le bien diriger. Tout à coup, à un détour du fleuve, saint Pierre montra au bon Dieu, une femme en haillons couchée sur la sable, au soleil. Elle était jeune encore, mais ses traits reflétaient l'ennui le plus profond. Le bon Dieu, à qui rien n'est caché, vit bien tout de suite que cette femme s'ennuyait de sa seule oisiveté. Comme il est souverainement bon, il tira de sa grande poche une poignée de puces qu'il jeta sur la pauvre ennuyée en lui disant:

— Femme, l'oisiveté est la mère de tous les vices, voilà de quoi t'occuper.

Et depuis ce jour, les femmes ont des puces, et lorsqu'elles n'ont rien de mieux à faire, elles se divertissent à les prendre.

Le plus désagréable, c'est qu'elles nous les passent souvent.

COUACS.

Le Diablotin, de l'Echo de Paris:

— Quand je me suis marié, j'aimais tellement ma femme qu'il me semblait que je l'aurais mangée toute vivante

— Et maintenant?

— Oh! maintenant... je suis fâché de ne pas l'avoir fait.

.

Un chroniqueur en voyage.

— Vous reste-t-il encore une chambre?

— Oui, monsieur, au cinquième.

— Et vous appelez ça descendre à l'hôtel?

.

Da Domino, Gaulois:

Un négociant marseillais meurt après avoir gagné des millions en débutant avec vingt cinq mille francs.

Il laisse sa fortune à un ami, à la condition que celui-ci mettra vingt cinq mille francs dans son cercueil.

L'héritier, après avoir longtemps cherché le moyen d'acquiescer cette fantaisie sacrée mais coûteuse du défunt, se frappe le front et dit:

— Tâ! ze vais lui mettre [un chèque: il le touchera quand il voudra.

.

Malice d'enfant, d'après Zidig (du Voltaire):

Toto prend une fourchette en argent à l'office et va la jeter sournoisement sur le toit d'un petit hangar.

— Qu'est-ce que tu fais là, petit monstre? lui cria son oncle.

— Dis rien! fait Toto, c'est pour que quelqu'un aille sur le toit,

— Quoi faire?

— Chercher la fourchette... et puis mon ballon, qui s'y est accroché aussi!

.

Une réponse épique:

— Tu devrais te brosser, disait-on au bohème X...

— Fi! répondit-il, est-ce que je suis mon domestique?

.

Guillollard, qui habite-depuis dix ans la province, est allé à Paris à l'occasion des fêtes du 14 juillet.

Un ancien camarade de boulevard le rencontre au milieu de la foule.

— Mes compliments! tu es encore le pied très purisien...

— Oh! je me fais toujours envoyer mes chaussures de Paris.

.

On pressait un jeune homme très ambitieux de se marier.

— 'y songe, répondit-il, mais je voudrais un beau-père à grandes relations... en un mot, qui pût me faire la courte échelle.

— Compris: un escabeau-père.

.

Z... vient de passer huit jours à la campagne dans sa famille.

On l'a tellement sermonné qu'il a pris le parti de renoncer au célibat et de se marier.

Toute la famille est, dans la jubilation, on lui fait défiler les noms de nombreuses demoiselles qui sont à marier, en lui demandant celle qu'il préférerait.

— Ça m'est égal, répond Z..., peuvu qu'elle soit petite.

— Pourquoi? demande-t-on.

— Parce que j'ai toujours entendu dire que parmi les maux, il fallait prendre le moindre.

Mme B... demande à un domestique d'assez mauvaise mine, qui se présente pour entrer à son service, de lui montrer ses certificats.

— J'ai mieux que cela à vous offrir, dit le larbin en tirant de sa poche un paquet de journaux.

— Quoi donc?

— Trois acquittements en police correctionnelle et quatre ordonnances de non lieu!

SALON DU PALAIS

27 rue St-Gabriel.

A la demande de sa nombreuse clientèle, Madame Yervais vient d'ouvrir une salle de restaurant dans son établissement de la rue St Gabriel, spécialement pour le lunch de midi.

Tous les jours de midi à 3 heures, un magnifique lunch des plus soignés sera servi pour 25 cents.

Le menu et le service seront de premier choix.

Cette place si centrale deviendra le rendez-vous favori de messieurs les avocats, journalistes et négociants.

Une visite est sollicitée.

La bonne vieille duchesse de C... disait hier d'un auteur comique;

— C'est le premier homme d'esprit qui soit parvenu à me déridor...

— En effet, reprend le duc, il fallait qu'il eût beaucoup d'esprit.

Le peintre X... vient demander à un ami un service de vingt-cinq louis. L'ami se laisse toucher. Il allonge l'argent. Après quoi:

— Vous devriez vous ranger, dit-il à l'emprunteur. On prétend que vous devez une trentaine de mille francs...

— Moi?... J'en dois à peine quinze cents, et à mes fournisseurs encore...

Le reste ne compte pas: c'est de l'argent prêté par des personnes... comme vous.

La dernière trouvaille de Calino, dans la Caricature:

Calino envoie à un ami plusieurs petits objets très légers dans une lettre.

En post-scriptum il ne manque pas d'ajouter:

« Surtout décaçhète cette lettre avec beaucoup de précautions. »

Une coquille:

« C'est à tort que notre confrère le "Progrès" a signalé la présence au "bal de la préfecture de la générale"

« X... et de ses filles. Le général est "arrivé soul." »

Soul au lieu de soul!... cela est un peu raide...

Au conseil de révision:

Le médecin-major. — Quelle réclamation avez-vous à faire?

Le conscrit. — Monsieur le Chirurgien je suis myope.

Le chirurgien. — Ah! vous êtes myope?

Le conscrit. — Oui, Monsieur, et si tellement, que ne vois pas même de quelle couleur sont les chaussettes du maître.

Le sous-préfet. — Puisque vous êtes myope, comment pouvez-vous apercevoir que M. le maire porte des chaussettes?

Le conscrit. — Je ne les vois pas, mais je les sens.

Hommes débiles et nerveux.

On vous permet de faire un usage gratuit de la célèbre ceinture voltaïque du Dr Dyoneau suspensions électriques attachés pour le soulagement rapide et la guérison permanente de la débilité nerveuse, la perte de la puissance virile et autres désordres de ce genre. On garantit une guérison parfaite. On ne court aucun risque. Pamphlet illustré avec pleines informations, conditions, etc., adressé franco par la maille sur demande à la Voltaic Belt Co., Marshall, Mich.



LES TROIS GRACES

Les Tribunaux comiques

L'INTERPRÈTE

Un client, mécontent d'un commerçant sur les vitres duquel on lisait : " Eug'ish spoken, " avait traduit ainsi cet avis au public : " Ici on écorche l'anglais et les acheteurs. " Aujourd'hui, à l'audience de la police correctionnelle, il n'y avait pas d'acheteur ; mais une traduction de l'anglais en français, et vice versa était d'une absolue nécessité ; ce dont on s'aperçut dès cette première question de M. le président à un prévenu :

— Donnez vos noms âge et profession ?
Le prévenu ne répond pas.
M. le président répète sa question. (Même silence)
M. le président. — Est-ce que vous ne comprenez pas le français ?
Le prévenu écarte légèrement les bras en accompagnant ce geste d'un léger mouvement d'épaules : Nô ! nô ! dit-il.

M. le président. — C'est un anglais. Y a-t-il dans l'auditoire une personne qui sache l'anglais ?
Un vieux monsieur à la barbe blanche, à l'air vénérable, s'avance avec une politesse exquise ; il salue le Tribunal, les avocats, le greffier, etc

M. le président. — Vous jurez de remplir fidèlement la mission qui vous est confiée ?
L'interprète prête le serment d'usage.

M. le président. — Demandez au prévenu ses noms, âge et qualités.
La question est traduite et suivie de la réponse.
L'interprète fait connaître les noms et l'âge du prévenu.

M. le président. — Sa profession.
L'interprète pose la question puis dit d'un air surpris : il répond qu'il est commissaire.

M. le président. — Comment commissaire ? commissaire de quoi ?
L'interprète pose la question ; le prévenu le regarde avec stupéfaction et répond quelques mots en anglais.

M. le président. — Qu'est-ce qu'il dit ?
L'interprète recommence.
Le prévenu (L'interrompant avec humeur.) Nô... nô... bookmaker.

M. le président. — Il est bookmaker ; dites lui qu'il a volé le contenu d'un porte-monnaie (50 fr.) dans la poche du pantalon d'un de ses camarades avec laquelle il habite.

M. le président explique les circonstances dans lesquelles le vol a été commis, puis dit à l'interprète de répéter tout cela au prévenu.
Ici commence l'ère des difficultés. Le vieux monsieur regarde le Tribunal, puis regarde le prévenu qui, de son côté, regarde le Tribunal et l'interprète.

M. le président. — Eh bien ! voyons.
L'interprète, après hésitation, paraît prendre une résolution, et traduit le récit ci-dessus au prévenu qui fait des yeux exorbitants, et paraît en proie à un véritable ahurissement : ce que voyant, le vieux monsieur prend le parti de traduire ainsi les circonstances du vol au fils d'Albion.

— Vô... volé ! porte-monnaie dans pocket (Rires bruyants.)
M. le président. — Pour parler anglais comme cela il n'y a pas besoin d'interprète.

Le prévenu (avec des gestes d'impudence.) Ce gentleman savé pas le français. (A l'interprète.) You speak English ?

L'interprète. — Yes.
Le prévenu. — Nô ! nô !
M. le président. — Eh bien ! puis que vous parlez le français, répondez !
Le prévenu. — Oui, moi pas capable...

M. le président. — Pas capable, il ne suffit pas de dire cela ; expliquez comment la veille du vol, vous étiez sans argent et comment...
Le prévenu. — Nô ! nô ! jé avô 5 fr.

M. le président. — Alors, comment en aviez-vous 23 le lendemain du vol ?
Le prévenu essaie une explication, mais il est obligé de s'arrêter.

L'interprète tenant de rétablir sa réputation compromise. Yesterday... heu... you... hive... no moacy... and... and... and...

M. le président. — Audacienier appelez le plaignant ; nous flairons peut être par comprendre.
Le plaignant est appelé et s'avance à la barre.

M. le président. — Levez la main. Le témoin regarde le Tribunal et l'interprète.
M. le président. — Est-ce qu'il ne sait pas le français, non plus, celui-là ?

L'interprète. — You speak française ?
Le témoin. — Oh ! nô.
M. le président. — Ah ! nous allons avoir de l'agrément (rires dans l'auditoire.) dites-lui de lever la main !

Ici l'interprète embarrassé, cherche sa traduction.
M. le président. — Eh bien !
L'interprète. — Voilà (il appelle l'attention du témoin, lève le bras et lui fait signe d'en faire autant.) — (Ici l'auditoire se tord.)

M. le président. — A huitaine. Espérons qu'à la huitaine, il se présentera un interprète plus en état de traduire Shakespeare et lord Byron que le brave et obligeant vieillard qui a, probablement, pour vivre, autre chose que la profession d'interprète.

L'HABITUDE D'ALLER A DROITE
Il était sur son char ; ses clients irrités frôlaient au galop de ses chevaux fouettés tandis que lui, l'œil fixe et la tête baissée, semblait se conformer à sa seule pensée. Un cri des deux clients, brisés par les cahots, les agents aussitôt a troublé le repos. Et de sein de la foule une voix formidable répondit avec angoisse à ce cri redoutable.

On voit d'ici la scène dont le récit rappelle celui de Thémis et le suit même mot à mot, disons-le avec franchise, au risque d'un procès en plagiat intenté par les descendants de Racine.

La suite de cette scène, on la devine bien : arrivée des gardiens de la paix, procès verbal fait au cocher, outrage de celui-ci aux agents, et enfin sa comparution en police correctionnelle.

Il se nomme Tournesol et reconnaît qu'étant ivre il a voulu conduire ses chevaux, bien qu'incapable de se conduire lui-même.

Mais, ajoute-t-il, tout ça c'est de la faute de mes chevaux.
M. le président. — Comment, la faute de vos chevaux ; c'est par leur faute que vous avez outragé les agents ?

Tournesol. — Ah, ça, c'est autre chose, c'est venu après ; mais ça n'empêche pas qu'ils sont cause de tout.
M. le président. — Ils sont cause que vous les avez lancés au galop et leur faisiez suivre votre gauche ? Ils sont cause que vous étiez ivre ?

Tournesol. — Je ne dis pas ça, mais ils sont pourtant habitués à me

voir en ribotte, et ça ne les empêche pas ordinairement, d'aller comme des anges, au bon trot, de prendre leur droite ; ils filent bellement, gentiment, comme la pensée de l'homme. Je ne sais pas ce qu'ils avaient ce jour-là, ces deux imbéciles de chevaux.

M. le président. — Vous les frappez à grands coups de fouet, naturellement ils prenaient le galop.
Tournesol. — Je les fouettais, oui, mais pas pour ça : pour qu'ils prennent la droite au lieu de la gauche, ils n'ont pas compris ; moi, d'abord, le droit, c'est dans ma nature ; tout petit, quand j'allais à la promenade avec l'école, je me mettais à droite. Quand je ne travaille pas et que je passe dans la rue, tout le monde vous dira que je prends toujours le trottoir de droite. Quand je vas à une messe d'enterrement, si les hommes sont à gauche, j'y vas par, je vas à droite, avec les dames, c'est ma nature, dont preuve que je ne menais pas mes chevaux à gauche.

M. le président. — Enfin, reconnaissez vous avoir outragé les agents ?
Tournesol. — Je ne vas pas à l'encontre que j'ai pu être malhonnête dans mes procédés ; mais tout ça c'est la faute de mes chevaux ; que le cheval, c'est le bestiau le plus bête de la créature humaine ; que l'oie, auprès du cheval, est un académicien c'est si tellement cornichon, des chevaux, que les miens en avaient devant eux qui allaient à droite ; d'autres se serait dit : " Tenez, ils vont à droite, pourquoi donc que je vas à gauche ? "

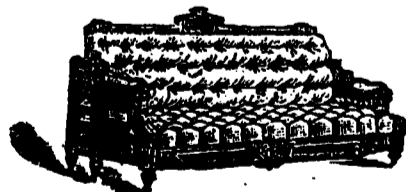
M. le président. — Allons en voilà assez.
Tournesol. — Je me tais mon président ; mais je suis connu pour aller toujours à droite.

Le tribunal le condamne à huit jours de prison pour le délit, et 5 francs pour l'ivresse.

Tournesol (qui paraissait en état de liberté) veut se retirer, mais il tourne à droite et se trouve arrêté par le banc des prévenus.

" Tenez, dit-il, encore une preuve vous voyez pour sortir, il faut que je tourne à gauche, je vas à droite, c'est ma nature. "

NOUVELLE INTÉRESSANTE.



Comme Sofa.

Tout sofa-lit, Braxt Hovers, tout se fait par nos soins, que de fabriquer et nos conseils et avis, s'il y a lieu, sont gratuits.

N'a ni pieds ajustés, ni supports factices, ni tirettes ou autres ajoutés qui dans d'autres canapés à lits occasionnent tant de dérangements et manquent de solidité et de confort, possède une place aménagée à l'intérieur pour mettre tout le nécessaire à faire le lit :

Tous déclarent l'invention admirable.

Le sofa-lit Hovers est un lit complet, combinant 2 matelas en crin, avec un matelas de 4 1/2 à 6 ressorts.

Le sofa-lit Hovers est un sofa de salon, en noyer noir, solide, élégant et moelleux.

Le SOFA-LIT HOVER est indispensable dans toute maison où une chambre d'étrangers fait défaut ; en cinq minutes on peut monter un excellent lit dans la pièce où le Hover sofa-lit se trouve placé.

Le SOFA-LIT HOVER est le desideratum de toutes les personnes qui qui n'occupent qu'une seule pièce. A l'aise de ce meuble elles possèdent un salon ou une chambre à coucher.

Le SOFA-LIT HOVER est une trouvaille pour les familles qui vont en villégiature ; inutile de déménager les lits encombrants à leurs accessoires. (Le sofa-lit se compose de cinq pièces, s'ajustant comme les couchettes ordinaires ; démonté il prend peu de place.) Nous recommandons à toute personne qui désire acheter un sofa-lit Hovers de nous laisser leur commande maintenant, et ainsi s'éviter tout retard à l'époque de la livraison.

Prix de \$20 à \$75. Conditions faciles et avantageuses.

S'ADRESSEZ AUX ATELIERS DE LA

Compagnie Universelle des Commodes-Cabinets

30 Rue St Sacrement, Coin de la Rue St Nicholas.

PRIX CAPITAL \$75,000
Tickets \$5 seulement, parties en proportion.



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. Bourgeois
J. E. Eddy
Commissaires.

Incorporée en 1868 pour 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un Capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$550,000.

Par un vote populaire écartant ses privilèges devint partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D., 1879.

La seule loterie votée et autorisée par le peuple d'aucun état.
Ne fait jamais de déduction et ne retarde jamais.
Les grands tirages simples ont lieu mensuellement.
OCCASION SPLENDIDE DE GAGNER UNE FORTUNE. NEUVIEME GRAND TIRAGE CLASSE I, DANS L'ACADEMIE DE MUSIQUE, A LA NOUVELLE ORLEANS, MARDI LE 8 SEPTEMBRE 1885, 184ème TIRAGE MENSUEL.

Prix capital - - \$75,000

100,000 BILLETS à cinq piastres chaque. Fraction en cinquièmes en proportion.

LISTE DES PRIX

1	Prix Capital de.....	\$75,000	\$75,000
1	" " " " " " " "	25,000	25,000
1	" " " " " " " "	10,000	10,000
2	Prix de.....	5,000	12,000
10	" " " " " " " "	2,000	10,000
50	" " " " " " " "	1,000	10,000
200	" " " " " " " "	500	10,000
100	" " " " " " " "	200	20,000
300	" " " " " " " "	100	30,000
500	" " " " " " " "	50	25,000
1000	" " " " " " " "	25	25,000

PRIX APPROXIMATIFS

9	Prix d'Approximation de \$750	\$6,750
9	" " " " " " " "	600
9	" " " " " " " "	250

1907 prix s'élevant à.....\$205,500

Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie, à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez directement, donnant votre adresse au long.
MANDATS DE PAYS. Mandats d'Express, ou change sur New-York, dans une lettre ordinaire, BILLETS de banque par Express (Toute somme au-dessus de \$5 à nos frais) doivent être adressés

M. A. DAUPHIN,
Nouvelle-Orléans, La.

ou à M. A. DAUPHIN,
607 Seventh St, Washington D. C

Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à

NEW-ORLEANS NATIONAL BANK,
New-Orléans, La.

OU

LOUISIANA NATIONAL BANK,
New-Orléans, La.,

STATE NATIONAL BANK,
New Orleans, La.,

GERMANIA NATIONAL BANK,
New Orleans, La.,

AUX MÉNAGÈRES.

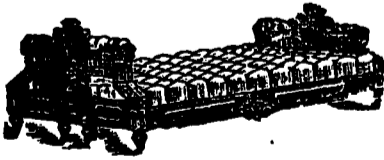
INVENTION UTILE.

HOVER SOFA-LIT BREVETE.

Breveté en France, Angleterre, Etats-Unis et Canada.

Un Lit Parfait.

Un Sofa Elegant



Comme Lit.

Chaque sofa-lit porte notre marque de fabrique et est garanti par nous.

Le sofa-lit Hovers est un lit complet, combinant 2 matelas en crin, avec un matelas de 4 1/2 à 6 ressorts.

Le sofa-lit Hovers est un sofa de salon, en noyer noir, solide, élégant et moelleux.

Le SOFA-LIT HOVER est indispensable dans toute maison où une chambre d'étrangers fait défaut ; en cinq minutes on peut monter un excellent lit dans la pièce où le Hover sofa-lit se trouve placé.

Le SOFA-LIT HOVER est le desideratum de toutes les personnes qui qui n'occupent qu'une seule pièce. A l'aise de ce meuble elles possèdent un salon ou une chambre à coucher.

Le SOFA-LIT HOVER est une trouvaille pour les familles qui vont en villégiature ; inutile de déménager les lits encombrants à leurs accessoires. (Le sofa-lit se compose de cinq pièces, s'ajustant comme les couchettes ordinaires ; démonté il prend peu de place.) Nous recommandons à toute personne qui désire acheter un sofa-lit Hovers de nous laisser leur commande maintenant, et ainsi s'éviter tout retard à l'époque de la livraison.

Prix de \$20 à \$75. Conditions faciles et avantageuses.

S'ADRESSEZ AUX ATELIERS DE LA

Compagnie Universelle des Commodes-Cabinets

30 Rue St Sacrement, Coin de la Rue St Nicholas.

LA MAISON-ETHIER

15, 17 et 19 RUE GOSFORD,

Entrée privée, No 128 rue Champ de Mars,

Vient d'être complètement remis à neuf. On y trouvera tout le confort désirable : appartements spacieux et élégamment meublés.

LUNCH A TOUTE HEURE
Les LIQUEURS, CIGARES, etc., etc., sont de premier choix.

De plus, UNE GRANDE SALLE pour dîner ou assemblée, est à la disposition du public.
JOS. BELEC,
Gérant.

Propriétés à vendre

Hotels, Restaurants, Buvettes, Magasins de Nouveautés, Epicerie et Chaussures.

Personnes qui désirent acheter ou vendre aucun commerce dans les lignes ci-dessus trouveront de leur avantage en se faisant par lettre ou personnellement au soussigné,

C. DESMARTEAU

—AGENT ET COMPTABLE—

1608

RUE NOTRE-DAME

Compagnie de Navigation de Longueuil



Elm-Wood Grove
[LONGUE-POINTE]

Le splendide vapeur MONTARVILLE, en un autre vapeur, fera le service quotidien, si le temps le permet et jusqu'à avis contraire, du quai Jacques-Cartier tous les jours de la semaine à 10 h. m. et à 2 p. m. Retour à 3 heures.
Le dimanche : 11, 12 et 13 heures. Retour à 5 et 6 heures.

Prix du passage, aller et retour : 10 cts : enfants avec leurs parents, 5 cts, excepté certains jours qui seront réservés pour des pique-niques et qui seront annoncés dans les journaux.
Repas servis chauds à Elm-Wood Grove aux prix de la ville.

CAPT. BOURDON,
Gérant.

LOUIS LARIVE FILS

Marchand de Poissons en gros et en détail.

MARCHE BONSECOURS No

Toutes sortes de POISSONS frais et salés.

Importations quotidiennes et spéciales pour COMMUNAUTÉS, RESTAURANTS, HOTELS, Etc.

TELEPHONE 663

Effets livrés à domicile gratis.
Montréal, 23 mai 1884.—34

AVIS AUX MERES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille du " Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement.

Ayez confiance, ô mères, ce remède est infailible. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général.

Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis.—Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. la bouteille.